STÉPHANIE
HOCHET

L'animal et son biographe



Rivages

Une romancière est invitée à un festival littéraire dans le sud de la France. Après un étrange séjour dans une maison isolée en pleine campagne, elle finit par rencontrer un personnage important de la région : le maire de la ville de Marnas. Plus qu'un édile, il est une sorte de gourou, qui voudrait marquer son époque avec un projet visionnaire.

Il persuade alors la romancière de rédiger la « biographie » d'une espèce animale, mythique, disparue depuis plusieurs siècles : l'aurochs, cette bête préhistorique emblématique de l'art pariétal, qui a fasciné les nazis, lesquels tentèrent en vain de le ressusciter.

L'écrivain inspiré s'attelle à ce projet. Page après page, sa fascination pour l'animal ne cesse de grandir et l'entraînera dans des chemins aussi imprévisibles que périlleux…

Revisitant avec brio le mythe du Minotaure, l'auteur poursuit ici avec distance et ironie une interrogation qui lui est chère sur la symbolique animale.

Stéphanie Hochet est l'auteur de plusieurs romans, dont *Combat de l'amour et de la faim* (prix Lilas, 2009), *Un roman anglais* (Rivages, 2015), et d'un essai littéraire, *Éloge du chat* (Rivages poche, 2016).

Du même auteur

Moutarde douce, Robert Laffont, 2001 ; Pocket 2004

Le Néant de Léon, Stock, 2003

L'Apocalypse selon Embrun, Stock, 2004

Les Infernales, Stock, 2005

Je ne connais pas ma force, Fayard, 2007

Combat de l'amour et de la faim, Fayard, 2009, prix Lilas

La Distribution des lumières, Flammarion, 2010, prix Thyde Monnier de la Société des gens de lettres

Les Éphémérides, Rivages, 2012

Un roman anglais, Rivages, 2015

Stéphanie Hochet

L'ANIMAL ET SON BIOGRAPHE

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : Getty Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017

ISBN : 978-2-7436-3961-7

« *Qui n'a pas son Minotaure ?* »

Marguerite Yourcenar

PREMIÈRE PARTIE

1

Les jeunes auteurs et les écrivains plus anciens mais dont la notoriété demeure modeste ont en commun d'être invités à des conférences estivales dont personne n'a eu vent, à l'exception des vacanciers des campings participant à l'animation « littérature en tongs », une parenthèse culturelle parfois perçue comme une activité parmi d'autres, un passe-temps simplement moins fatigant que le ski nautique ou les matchs de ping-pong. Pourtant rien ne s'approche plus de la réalité du métier d'écrivain que ces endroits où il faut prendre la parole en public, parler de ses livres, devant des gens de tous âges qui n'ont jamais entendu prononcer votre nom. Et dont certains ne lisent qu'un livre par an, voire aucun.

Il faut être un peu naïf pour imaginer que le métier d'écrivain recèle quelque chose de romantique. Et pourtant, sans cette perception idéale, qui aurait le courage – ou l'inconscience – de vouloir gagner sa vie en écrivant ? Être écrivain est bien souvent une formule miraculeuse pour qui veut prolonger un

état d'enfance artificiellement détaché du système économique. Après un premier roman paru, vous découvrez qu'il faut alors travailler, comme tout le monde.

Et ce n'est pas si désagréable. Après tout, partir quelque part pour exposer vos points de vue sur la littérature est une aventure. Vous allez en pays inconnu et des indigènes vous observent, s'interrogent parfois sur les sujets que vous traitez. En prime, vous recevez un chèque, modique certes, mais tout de même, c'est un revenu, une preuve que vous être *vraiment* un écrivain (vous gagnez votre vie). La chose à laquelle vous ne voulez pas penser c'est qu'ajouté à vos droits d'auteur, ce chèque ne pourra pas suffire à vous installer dans une grande ville française et vous n'évoquez jamais les aides sociales dont vous bénéficiez en tant que « travailleur pauvre ». Vous restez concentré sur votre écriture.

Après tout, ce déplacement pourrait faire penser à un départ en vacances. L'été venu, la grande ville se vide, les projets de voyage de proches ont suscité rêverie, envie et frustration. Ces destinations exotiques sont hors de prix mais vos amis ont mérité cette récompense, l'année au travail a été usante et s'occuper d'une famille n'est pas de tout repos. À ces détails, on sent combien nos trajectoires divergent. Notre quête d'étrangeté siège dans nos livres, et un jour nous serons fiers d'emmener nos lecteurs avec nous dans une conquête de continents imaginaires. Quant à la famille, j'ai trouvé pour ma part plus simple de ne pas m'en encombrer.

L'écrivain que je suis est encore plein d'idéal. « Encore jeune », diraient certains. Un artiste est jeune jusqu'à ses cinquante ans, c'est ainsi que la presse nous présente quand elle se montre bienveillante. Notre croissance ne va pas au même rythme que la vôtre.

Un autre privilège consiste à recevoir par courrier électronique des affiches annonçant nos conférences avec notre nom en gras. Des photographies des différents campings et un portrait un peu ancien de soi, un peu flatteur également, seront imprimés pour attirer l'attention des vacanciers. Au programme : conférence, discussion avec le public, cocktail. Ce qui signifie : parlez de ce que vous voulez, après une journée passée au soleil, nous serons contents de trinquer avec vous. Le courrier électronique a été rédigé par un des organisateurs qui aura pris soin de laisser son numéro de portable, ainsi que celui des personnes qui m'accompagneront dans les différents campings. Je compte cinq noms. Cinq conférences, cinq accompagnateurs, deux semaines de déplacements pour un chèque de 500 euros. Je prévois quelques notes, des extraits de romans à lire, des vêtements légers, deux maillots de bain – beaucoup de rivières dans la région. Il n'en demeure pas moins que j'ignore où je vais loger et comment je suis censée occuper le reste de mes journées. Mais ces détails n'ont aucune importance, je m'occupe très bien seule, en général je me promène, je visite, me rends dans les centres-villes, entre respectueusement dans les églises pour en admirer les vitraux, lis attentivement des dépliants, ne

réponds pas systématiquement aux appels sur mon portable, d'ailleurs j'oublie trop souvent de le recharger.

J'aime ces possibilités de disparition, ces parenthèses de plusieurs heures où l'on étire une curiosité paresseuse, ces récréations sans compagnie, promenades lentes, sans but, heureuses. Bientôt il sera temps de monter sur une estrade, de chasser sa timidité et de capter l'attention des familles qui sont venues écouter *comment s'appelle-t-elle déjà ?* La femme qui a écrit un livre. *Écoute, Patrick, c'est intéressant !* Après les courses, avant le premier verre de la journée, on a bien un moment, c'est les vacances.

2

Je ne connais pas la région. Je sais que certaines villes médiévales ont conservé des châteaux forts qu'on découvre avec la sensation que les secrets des douves chuchotent sous les pieds, interdits au public, encore scellés. Une population de vacanciers en été, personne en hiver. Et, entre deux villes, des champs, des cours d'eau, des paysages à la découpe romantique et, plus loin, posé sur un terrain plat, à l'abri de tout mystère : le camping.

Étienne Leguerec avec qui j'ai échangé des mails avant de partir vient me chercher à la gare de Cahors. Il est bibliothécaire et se démène toute l'année pour faire venir des auteurs qui acceptent de parler de leur ouvrage dans des salles de lecture de petite taille. Il invite des « auteurs jeunesse » et des « auteurs adultes ».

La cinquantaine énergique, les yeux bleu clair, il est breton. Mais c'est à Cahors qu'il réside depuis vingt ans. On a déjà fait appel à lui pour animer

des rencontres littéraires. Quand il a eu trente ans, il a quitté sa place d'employé dans une papeterie où il s'ennuyait à mourir et a déménagé avec sa femme et ses deux filles pour cette ville du Sud où il est heureux de « vivre dans les livres », malgré son maigre salaire.

La chaleur qui règne dans la voiture m'engourdit. J'écoute Étienne en observant le paysage. Comme il m'est arrivé d'être invitée dans des circonstances similaires, j'éprouve la satisfaction rassurante de revivre une scène connue. Étienne me raconte des anecdotes sur les écrivains invités les précédentes années. Certains étaient invivables, désagréables, prétentieux, mais il ne donnera pas les noms de ceux-ci, d'autres furent de « vraies rencontres humaines », et il prononce alors quelques noms d'auteurs plus ou moins célèbres. Le bibliothécaire me présentera au public du camping le jour J et animera la rencontre. Il a bon espoir que les gens se déplacent : il a fait coller des affichettes, acheté un encart dans le journal local pour annoncer la soirée et il a de l'entregent. Par ailleurs, précise-t-il, les vacanciers semblent se lasser des veillées organisées depuis le début de l'été, soirées consacrées à la chanson française ou aux *blind dates* ; la rencontre littéraire sera la nouvelle attraction. En dépit des égards d'Étienne, je comprends que je ne suis qu'une curiosité supplémentaire sur un lieu de vacances où les gens prennent du bon temps.

Nous roulons près d'une construction médiévale magnifiquement conservée avec ses tours à meurtrières et ses créneaux, « le pont Valentré », indique

mon chauffeur. Avançant lentement dans le centre-ville, mon accompagnateur me montre la cathédrale Saint-Étienne (dont le nom coïncide avec le sien, ce qui semble lui plaire) et le cloître de la Renaissance qui lui est accolé. « À mon arrivée dans ce pays, je ne cessais de venir admirer ces beautés… Elles me font toujours autant d'effet. Nous n'avons pas ça en Bretagne. » Et sur un ton plus énergique : « Je vous conduis à votre hôtel pour que vous y déposiez vos bagages et nous partirons aussitôt au camping si vous le voulez bien. » Je le veux bien puisque je suis venue pour ça.

Même si l'hôtel n'a rien de luxueux, j'aurai la chance de ne pas dormir au camping. C'est une petite chambre haut perchée sous les toits d'un immeuble ancien, un lit simple, une table, une chaise. Je songe à la chambre de Van Gogh dans laquelle il a vécu quand il s'est installé dans le Sud, pièce solitaire qu'il a représentée étroite, dépouillée, lumineuse. Une chambre d'artiste, une pièce de paysan. Ici, c'est modeste et propre. Je n'en demande pas plus. Je pose ma valise et rejoins Étienne dans la voiture.

La rencontre a lieu dans deux heures. Le public du camping vient de toutes les régions de France, explique Étienne. Le lieu où nous nous rendons est « presque luxueux », ce qui signifie que les clients y sont a priori cultivés, sans doute intéressés par la venue d'un écrivain. Inutile d'affirmer que les campings sont fréquentés par des lourdauds, nous n'aimons pas les jugements à l'emporte-pièce, les clichés, surtout s'ils nous rendent moroses. « *L'Organisation* a veillé

en amont à sélectionner des lieux de bonne tenue », ajoute Étienne comme s'il m'entendait penser. Sur le moment, je n'ai pas la présence d'esprit d'interroger davantage Étienne sur *l'Organisation*. J'étais convaincue qu'il était à l'initiative du projet. Qu'importe, quand on apprécie les gens, la confiance s'installe et on se laisse guider. Surtout l'été, saison de relâche. Et comme souvent quand je voyage en voiture, une agréable langueur m'envahit peu à peu.

Nous sommes sortis de la ville, autour de nous des roches arides sur lesquelles une myriade d'habitations semble avoir été semée, et le tapis des vallées recouvertes de vignes. Même si je vais devoir parler, argumenter, lire publiquement, une partie de moi se sent déjà en vacances, charmée par le paysage. Après une demi-heure de route, des panneaux publicitaires aux lettres fluorescentes indiquent l'entrée du camping. Nous sommes arrivés. Dès qu'il est sorti de la voiture, Étienne allume une cigarette, inhale une bouffée réconfortante et sourit.

J'avise ce qu'il y a alentour et qu'il va falloir affronter. On dirait un terrain vague mais dans une version de luxe – première remarque que je garde pour moi.

Je suis Étienne jusqu'à la salle des fêtes. Le matériel de la sono, les chaises et les tables, tout est en désordre. Étienne passe un coup de fil de son portable, s'éloigne. Après son appel, il revient vers moi, la mine contrite. « Je dois voir la personne qui était censée s'occuper de la salle. C'est consternant, ils n'ont rien préparé. Je suis désolé de ne pas pouvoir

rester avec vous. Pouvons-nous nous revoir ici dans deux heures ? »

C'est assez étrange, je n'ai jamais mis les pieds dans ce genre de lieu. À peine ai-je jeté un œil, de loin, à ces villages de tentes en traversant le bois de Boulogne ou lors de mes vacances au bord de la Méditerranée. Celui qui a besoin de solitude ne peut être attiré par ces territoires où vous êtes le voisin de tout le monde, où l'on vous entend éternuer quand vous êtes enfermé dans votre bâche et où il suffit de donner un coup de couteau dans une toile pour violer le domicile d'autrui. Je marche lentement en espérant trouver un endroit où je pourrai m'asseoir et boire un verre, observer quelques autochtones du caravaning. Voici justement les caravanes. Des boîtes en plastique fermées sur un mobilier de mauvais goût et une illusion de liberté. Des vêtements pendent sur des fils tendus entre le toit et un piquet dans le sol. À la taille des habits, on imagine le surpoids de leurs propriétaires, ce qui correspond à mon idée des utilisateurs de ce type d'habitations. Je ne m'étonne pas d'avoir accumulé un certain nombre de préjugés puisque mon observation les conforte.

Maintenant qu'il faut tuer le temps, je crois m'ennuyer quand je perds un peu le moral, j'erre sans but avec le pressentiment que la soirée sera un pensum. Là-bas, près des douches, une buvette située entre les tentes et les caravanes. La *Buvette des héros*, un nom ironique pour un fournisseur de pastis chez